

LE SECRET D'UNE TOMBE

QUATRIÈME PARTIE

LA JOLIE DENTELLIÈRE

Il monta dans son coupé pour se rendre à l'hôpital, pendant que Mme Villarceau et Lucien retournaient à Passy. Mais il ne fit qu'entrer et sortir de Beaujon.

Edouard Forestier était mort, emportant le secret des révélations qu'il voulait faire à M. Delteil, lesquelles concernaient, le lecteur l'a deviné, les papiers retrouvés par Mme Prudence et l'usage qu'elle et lui en avaient voulu faire.

Après la visite de l'aumônier, Forestier était tombé en syncope ; on n'avait pu le faire revenir à lui, et il était mort étouffé par le sang.

Le docteur Delteil pouvait rentrer chez lui et y arriver presque en même temps que Mme Villarceau et Lucien. Mais il était l'homme du devoir, et, en cette circonstance, voir le sculpteur sur bois et lui parler de Forestier et de Georgette, était un devoir que lui imposait son amitié pour Lebrun et son fils.

Il remonta dans le coupé, et au lieu de dire à son cocher de le ramener rue Boulainvilliers, il se fit conduire rue Saint-Maur.

Le docteur mit le sculpteur au courant des événements de la nuit précédente et de ceux de la journée, se rapportant à Georgette et à Forestier.

Lebrun apprenait ainsi que la fiancée de son fils était la fille d'un voleur, d'un assassin ; mais aussi la fille de Marguerite Lormont, cette brave et honnête femme, cette victime du malheur, qu'il avait plusieurs fois rencontrée à l'hôtel Villarceau.

Le sculpteur était consterné.

— Mon cher Lebrun, dit M. Delteil, j'ai tenu à vous apprendre cela moi-même, et si j'ai fait comprendre à Paul qu'il devait nous laisser seuls, c'est qu'il ne doit rien savoir. Mon cher Lebrun, j'ai tenu surtout à vous dire que, n'ayant pas besoin de l'acte de naissance de Georgette, des actes de décès de son père et de sa mère, Georgette doit toujours rester Georgette, la jeune fille sans famille. Que le secret de sa naissance reste entre nous ; il est des choses que l'on doit cacher.

Georgette sait que Forestier était son père, mais elle sait aussi qu'elle est la fille de Marguerite Lormont ; le souvenir de sa mère, une sainte, la consolera d'avoir eu pour père un bandit.

Demain on conduira au cimetière le corps de Forestier, et nul étranger ne se doutera jamais que la belle jeune femme de Paul Lebrun est la fille du misérable qui a tenté d'assassiner le marquis de Mimosa.

Le sculpteur sur bois serra silencieusement la main du docteur.

XXV.—LE POISON

Léonie et Georgette s'étaient levées de bonne heure.

A huit heures, Paul entra dans le magasin. Toutes deux laissèrent échapper un cri de surprise.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Léonie d'une voix dont l'altération trahissait une vague terreur.

— Mais rien d'alarmant, ma mère, au contraire, répondit Paul gaiement ; je viens annoncer à ma chère Georgette une bonne, une heureuse nouvelle. Ma mère, vous ne connaissez pas Mlle Emilienne Lormont...

— Je n'ai jamais vu cette jeune fille, en effet, mais, hier soir, Georgette m'a longuement parlé de Mlle Emilienne.

— Eh bien, ma mère, eh bien, ma chère Georgette, je viens vous apprendre que Mlle Emilienne, la fiancée de mon ami Lucien Delteil a retrouvé sa famille. Elle est la fille d'un grand d'Espagne, le marquis de Mimosa, et le général de Vauclair et Mme de Vauclair sont ses grand-père et grand-mère. Dès hier soir, Mme Villarceau a conduit Thérèse-Inès de Mimosa, c'est ainsi qu'elle se nomme, dans les bras de son père et de ses grands-parents.

Léonie et Georgette échangèrent un regard. Celui de la brocanteuse demandait à la jeune fille de garder le silence.

— Comment as-tu appris cela ? demanda Léonie ; est-ce que tu as vu ton ami Lucien ?

— Pas encore, ma mère ; il n'est de retour à Paris que depuis hier dans l'après-midi ; mais je vais me rendre à l'hôtel Villarceau pour l'embrasser et le féliciter. C'est le docteur Delteil qui est venu hier soir, à neuf heures, nous annoncer la grande nouvelle.

— C'est tout ce qu'il vous a appris ? interrogea Léonie d'une voix hésitante.

— Oui, ma mère.

— Ah ! fit-elle, toute songeuse.

— M. Delteil, qui avait à s'entretenir en particulier avec mon père, m'a fait comprendre que je devais les laisser seuls, et je les ai quittés.

— Tu ne sais pas ce que le docteur a dit à ton père ? demanda Léonie devenue très pâle.

— Non, ma mère ; quand, après le départ de M. Delteil, je me suis retrouvé avec mon père, j'ai remarqué qu'il avait le front soucieux. " Mon père, lui ai-je dit, vous êtes contrarié ; que vous a donc dit le docteur Delteil ?

— Tu ne dois pas le savoir ", me répondit-il.

Puis il me prit dans ses bras et ajouta en m'embrassant :

— " Aime Georgette, Paul, aime-la bien, et que rien ne te contrarie et te tourmente, toi."

Vous voyez, chère mère, que ce que M. Delteil a pu dire à mon père ne touche en rien à nos joies.

Léonie resta silencieuse. L'angoisse la dévorait.

— Mais, reprit Paul, je m'aperçois que vous alliez sortir.

— Non, dit la mère, j'ai réfléchi, nous ne sortirons pas ce matin.

— Moi, fit le jeune homme, je vais à Passy ; mais à dix heures et demie précises je serai ici avec une voiture pour vous conduire toutes deux chez mon père. Soyez prêtes.

Il embrassa sa mère et Georgette, et les quitta aussitôt.

— Paul ne sait rien, dit Léonie à Georgette ; mais le docteur Delteil a tout dit à mon mari ; comme je vous le disais hier et ce matin, ma fille, on cachera avec le plus grand soin que vous êtes la fille du misérable Forestier.

— Il n'en est pas moins mon père, soupira Georgette.

— Oui. Mais vous devez être à présent pleinement rassurée par les paroles que mon mari a prononcées en embrassant son fils et que Paul nous a répétées.

— Moi, ma mère, je ne pourrai pas cacher à Paul la douloureuse vérité.

— Oui, mais attendez, vous lui direz cela plus tard.

La jeune fille remonta dans sa chambre et Mme Prudence, qui décidément ne s'occupait plus de son commerce, resta dans le salon, à demi-couchée sur le canapé, s'abandonnant au fourmillement de pensées noires qui, depuis la veille surtout, hantaient son cerveau.

Elle n'en pouvait plus douter, après la confession qu'il avait faite à sa fille, Forestier avait fait au Dr Delteil des révélations qui la couvraient de honte et allaient lui attirer la réprobation et le mépris de son fils, une nouvelle malédiction de Lebrun, qui se montrerait d'autant plus terrible et impitoyable, qu'il avait généreusement accordé un pardon dont elle se sentait indigne.

Elle resta ainsi accablée, comme anéantie, abîmée dans ses lugubres réflexions. Une seule fois elle s'était levée, réclamée au magasin avec insistance par Elisabeth.

Paul arriva exactement à l'heure qu'il avait fixée.

Georgette descendit aussitôt.

— Je suis prête, dit-elle.

— Eh bien, partons ! fit Paul.

Et comme Léonie ne bougeait pas :

— Eh bien, ma mère ? interrogea-t-il.

— Mes enfants, répondit-elle, j'ai deux ou trois comptes à préparer ; et comme il ne faut pas faire attendre votre père, vous allez me devancer rue Saint-Maur.

— Pourtant, ma mère, il était convenu...

— Oui, mon ami ; mais je te le répète, j'ai un petit travail...

Elle s'efforçait à paraître calme en se donnant une figure souriante. Toutefois, ses regards avaient des lueurs sombres qui auraient pu faire deviner à Paul son agitation intérieure, lui faire soupçonner qu'elle avait pris quelque fatale résolution.

Mais il ne s'aperçut de rien. Il venait de l'hôtel Villarceau, où il avait vu tout le monde heureux, et lui-même était tout à la joie que lui promettait cette journée.

Cependant, il était contrarié.

— Mes enfants, reprit Léonie, je vous suivrai de près ; avant midi, je vous aurai rejoints.

Il fallait faire ce qu'elle désirait.

Les deux jeunes gens partirent.

Alors, le masque que Léonie avait mis sur son visage tomba brusquement.